

Él. 8° Y

31014

Roman

JEAN-CLAUDE POIGNANT

*Les tam-tams
d'Eglantine*

MYKTA

1826656

JEAN-CLAUDE POIGNANT

LES TAM-TAMS

LES TAM-TAMS D'EGLANTINE

NGYKTA



EL804
31014

Du même auteur

L'embellisseur

Le livret de famille *Le Retour de l'Embellisseur Koldave*
1987 B.C.P.Y.

Le Balcon 1988 Ed. Aleï

La boîte de chocolat *Après dissipation des brumes
matinales*
1989 Ed. Aleï

Les saisons d'Hermine *Quintus, Paul et les autres*
1990 B.C.P.Y.

Une Place Assise *Greffes*
1990 Ed. Aleï

JEAN-CLAUDE POIGNANT

LES TAM-TAMS D' EGLANTINE

Roman

NYKTA



JEAN-CLAUDE POIGNANT

Les Editions Nykta

LES TAM-TAMS
D'ÉQUATION

1994

1994

1994

1994

1994

1994

1994

© Les Editions Nykta 1994

NYKTA



PROLOGUE

Il paraît pataud, réveillé au milieu de sa nuit sans rêve. Il s'extrait, se dégangue de l'ombre, comme un zombi qu'on rappelle. Sans bruit ni mouvement, il glisse simplement, vers eux.

Des gens se taisent tout à coup, des gens se mettent à parler plus fort. Tous les regards convergent, braqués sur l'apparition. Une tête énorme, en écusson massif, qui avance, approche, flottant sur un clapotis d'encre. Pas exactement une tête, une forme de tête plutôt, qu'on devine creuse à l'intérieur, raide et fabriquée, un masque, c'est cela, un masque. A présent tout proche, faciès démesuré, vérolé de points lumineux. Et leurs reflets en halo. Un masque nimbé de lumières chiches, auréole tremblotante, qui se diffuse et part s'éteindre en reptations aqueuses. Dans la face figée du monstre, des yeux s'allument et s'animent, dissociés. Ils percent la nuit à coup de rayons affûtés qui semblent chercher, et qui finissent par se fixer, cependant que le masque gigantesque s'immobilise aussi, sorcier hypnotisant d'un coup la petite foule qui attend. Lentement toujours, sur tempo de cauchemar, il ouvre une gueule édentée dans un fracas de satan métallique.

Il vomit rapidement : trois camionnettes plus une dizaine d'humains porteurs de sacs et cartons mal ficelés, jetés, éberlués d'être là, scrutant alentour, nouveau-nés, en quête de repères dans des mouvances métisses, d'ombres et de pâleurs. Les autres, ceux qui attendaient sur le quai, toujours fascinés des rais lumineux à présent fixes, se sont mis en marche comme des automates égoïstes et pressés. Ils se précipitent d'eux-mêmes dans la gueule du masque monstrueux qui les attend, balançant doucement sur les vagues.

Elle est parmi eux.

Elle embarque.

Lui demeure, lui se sent... comme en de tels moments, il se sent gagnant-perdu, gagné-perdant, crème et croûte, millefeuille. Toutefois une certitude floue l'habite : cette journée sera marquante, historique, oui, ou peut-être. Ça pourrait le faire sourire, ça ne le fait pas. Pourtant jusqu'à présent, l'historique s'est bien caché. Tout au moins depuis ce matin où ils allèrent et bavardèrent en attente placide. On passe dans les lieux connus, dans ce qui n'évoque pas fort, on pousse un peu plus loin au bout de la rue, là où l'on n'avait pas pris la peine d'aller, puis on revient, tout en donnant son avis sur la couleur des chaises du restau, ou sur l'odeur du jasmin. La veille encore il avait redouté le pathos des jours de séparation, élans, questions, de ces émois qui souvent viennent entacher les désinvoltures d'été. Non, avec elle juste quelques silences dans les mots mais pas de mélo. Décidément cette femme jouait fin et bien -c'est d'ailleurs ce qu'il avait pressenti dès la première heure- et jusqu'au bout elle savait et tenait les attitudes correctes.

Certes, quand sont venus le soir et l'attente du bateau, comme si l'ombre l'y autorisait, elle s'est faite -si peu- quémanteuse. Dans la nuit chaude. Les mains plus crispées, la bouche plus vorace, les embrassements plus adhésifs. Mais rien d'inquiétant. Flatté, lui s'était prêté à ce jeu maintenant sans risque, le temps imparti à la candidate s'achevait.

En passant devant le marchand de journaux, elle lui a raconté une histoire, une de plus, elle avait souvent raconté des histoires, ce serait la dernière sans doute. Il n'avait pas très bien compris... L'histoire d'un homme, un voisin à elle, dit-elle. Un type qui passe successivement de l'optimisme le plus béat au plus noir pessimisme. Il ne veut s'intéresser à rien d'extérieur directement, surtout pas à l'actualité. Il s'en décharge entièrement sur sa femme. Elle choisit, elle commente, elle est l'unique canal. Lorsqu'elle n'a pas l'envie ou le goût de lui lire le journal, il est serein, aveugle aux gros titres du malheur, le monde va bien, de son innocence. Au contraire, quand sa compagne l'informe il s'alarme du moindre vol de rétroviseur. Alors, petit à petit elle filtre davantage, elle oublie, elle tait. Et lui? Il n'exige rien, il se contente de s'assurer :

- Tu es toujours au courant des nouvelles ma chérie?
Oui, c'est très bien, très bien... comme si le fait qu'elle sache, le contentait, lui.

Puis quelques larmes qu'elle n'a pu endiguer, oh à la dernière minute, avant de monter dans le bateau, le pied sur la passerelle, elle hoquette sur fond de large sourire. Emouvant, mais toujours rien d'historique, ça reste dans l'ordinaire des instants de départ. Le pont métallique se

relève. Ca y est, elle part, elle rompt, parce que. Parce que la date du vol de retour, parce que les vacances, parce qu'on est con, parce que c'était prévu, parce qu'ils ne sont plus des gamins, parce que la réalité de la vie, parce que leurs vies.

Il l'a aimée, beaucoup, bien.

Il l'a trouvée formidable, envoûtante et puis elle aime tant l'amour...

Mais c'est bien ainsi. Un éclat fulgurant, ensuite une légère gueule de bois, inévitable.

A présent, il lui faut rejoindre sa -leur- chambre à Chora. Une demi-heure de grimpette par un sentier, presque tout droit dans la montagne, pavé de pierres énormes, polies aux sabots de mulets et fumées au crottin.

La lune est presque pleine, on y voit comme en plein rêve. Les îles et îlots voisins sont de gros chats et de grands chiens affalés sur une moquette argentée, sombre et illimitée. Là-bas, le bateau se faufile entre leurs pattes. Coup d'oeil en arrière à mi-chemin, reprendre souffle. Elle est là-bas, loin. Le bateau à contre-lune, minuscule lumignon, le monstre de la nuit à présent devenu fragile ver luisant. Pour contourner la pointe nord de l'île, il a dessiné un arc d'argent qui s'efface à regret. A bord elle a dû s'allonger sur le pont et s'emmitoufler dans son sac de couchage, à moins qu'elle ne soit restée accoudée au bastingage, le regard écarquillé fixé sur l'île.

Derrière, en bas, quelques maigres lumières esquissent l'arc de la baie. Des voix lui parviennent du chemin, sans doute des villageois qui remontent, eux aussi. Il se remet en route, il n'a pas envie de compagnie.

TABLE

Prologue	page	7
Chapitre I	page	15
Chapitre II	page	33
Chapitre III	page	57
Chapitre IV	page	75
Epilogue	page	87

1.5.1.1

1	1991	1991
2	1992	1992
3	1993	1993
4	1994	1994
5	1995	1995
6	1996	1996
7	1997	1997
8	1998	1998
9	1999	1999
10	2000	2000

ISBN 2-910879-01-1

Imprimé en France par PRESENCE GRAPHIQUE en novembre 94.